

# e \_ atelier 4

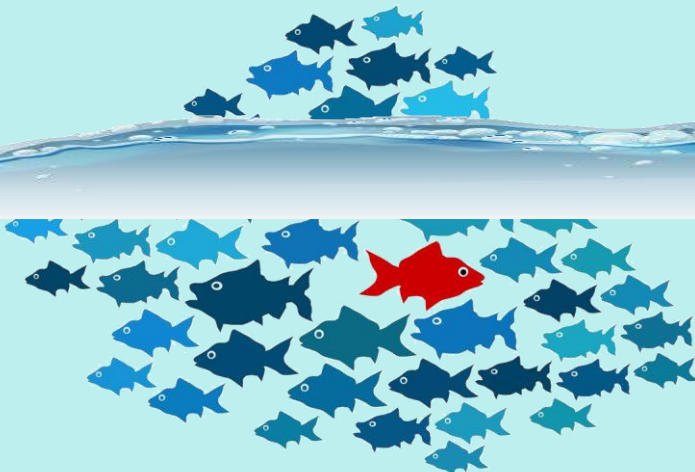
au temps du Covid

2020 / 2021

Groupe du mardi  
6 janvier 2021

## L'anomalie

Je suis tombé sous le charme de votre anomalie  
Avec vous je voyage au bout de la nuit  
Rempli d'orgueil et préjugés  
Je reste pour vous l'étranger  
Je compte sur vous pour l'éducation sentimentale  
Tel Faust, les âmes mortes roulent le tambour  
Le procès aura lieu en 1984  
Je suis à la recherche du temps perdu  
Mais les enfants de minuit  
M'attendent dans le jardin des fruits  
Cependant je vois le rouge et le noir  
Dans les voyages de Gulliver  
Cent ans de solitude  
C'est comme l'amour aux temps du choléra  
Mrs Dalloway cherche le petit prince



Pour qui sonne le glas  
En attendant Godot cueille les raisins de la colère  
Il se dit « bonjour tristesse, fureur et mystère »

Sandra Noël

## Impromptu

« Je suis tombée sous le charme de votre anomalie » chantonait Elise sous sa douche. Elle aimait ce moment où l'eau comme une cascade ruisselait sur sa peau. En s'abandonnant à cette eau bienfaisante, elle lui semblait se débarrasser de toutes les scories accumulées de sa journée et elle se laissait alors aller à chanter sans retenue, faisant fi de la justesse des airs ou des paroles. Les mots déferlaient en dessinant une arabesque fantomatique car elle les tissait avec des images en des phrases improbables. Le mot *anomalie* retentissait en elle très fort, oui vraiment, en elle qui avait été si souvent mise à l'écart, d'abord dans la cour de récréation, puis au lycée, à l'université et maintenant au bureau. Malgré tous les efforts déployés pour se rapprocher des autres, elle se sentait très souvent rejetée, sans doute en raison de sa disgrâce physique. Elle n'en était pas responsable et cela n'altérerait en rien ses capacités intellectuelles ou émotionnelles. Anomalie... Anomie... Anormalité... Anamorphose... Animalité... petite litanie en A majeur qui ondulait dans les circonvolutions de son cerveau. Mais c'est anomalie qui lui parlait le plus. Et elle reprit son chantonement « Je suis tombée sous le charme de votre anomalie ».

Elle répétait cette phrase en boucle pour ne pas l'oublier et la noter sitôt apprêtée. Tiens, cela pourrait-être le début d'une lettre ! Et pourquoi pas une lettre qui me serait adressée ? Et même une déclaration d'amour ! À peine sortie de la salle de bain, emmitouflée dans son peignoir tout doux, elle prit une feuille et se mit à la noircir d'une petite écriture saccadée.

*Je suis tombé sous le charme de votre anomalie. Votre doux sourire éclaire mes jours mieux que le soleil. Qu'importe que vous ne puissiez marcher, je rêve d'être à vos côtés, de vous prendre dans mes bras et de vous susurrer des mots tendres au creux de votre cou. Votre fauteuil, je le pousserai avec joie par monts et par vaux et nous chanterons à tue-tête notre bonheur. Votre très cher.*

Satisfaite du résultat, elle prit la feuille, la plia, l'inséra dans une enveloppe, nota son adresse et mit la lettre de côté. Il lui semblait nécessaire d'en différer l'envoi pour l'oublier, et ainsi la recevoir et la décacheter en toute candeur, se laisser surprendre par cette déclaration inattendue, impromptue.

Mais, plusieurs jours durant, trotta encore dans sa tête, comme une rengaine, la petite phrase sibylline « Je suis tombé sous le charme de votre anomalie ».

Françoise Dreyssé

## La p'tite clé des songes

Je suis tombée sous le charme de votre anomalie, mon très cher ami, le jour où je l'ai découverte, dans ce jardin anglais. Le soleil qui brillait avait révélé une petite clé en or scintillant gaiment dans votre pupille gauche, tandis que je vous écoutais. Elle m'avait fascinée, rendant irrésistible votre physique banal (comme vous aviez l'habitude de vous définir).

La nuit dernière, allongée tout contre vous, je l'avais à nouveau entraperçue sous la lumière tamisée des lampes de chevet. Vous m'aviez serrée très fort vous et aviez murmuré, d'une voix ensommeillée : la voyez-vous ?

J'avais tendu la main vers elle. Et c'est très simplement qu'elle s'était nichée dans ma paume tandis que vous vous endormiez. Prise d'une inspiration subite, je l'avais posée sur votre cœur. Il s'était mis à battre d'une manière anarchique avant de s'ouvrir en deux, me livrant un passage où je m'étais faufilée. Je suis arrivée à un espace très vaste qui oscillait doucement entre lumières et ombres. Autour de moi, de nombreuses portes fermées ou entrouvertes. La clé dans ma main changeait d'intensité devant chacune d'elles pour devenir glaciale ou chaleureuse, anesthésiée ou tendre, soyeuse ou acerbe, indifférente ou généreuse, pacifique ou colérique, affectueuse ou pathétique, me révélant la gamme de vos émotions. L'exploration avait duré longtemps jusqu'à la dernière porte. Qui était celle de vos sentiments pour moi, et dont j'entendais l'écho tumultueux et tendre, échevelé et doux, qui palpait comme...

Un bruit métallique me réveille. Le stylo est tombé par terre. Il roule un instant. Puis il s'immobilise devant une petite clé en or.

Rosemarie D.

## Anomalie ?

Je suis tombée sous le charme de votre anomalie, chère Madame. Nous nous sommes côtoyées pendant quelques années, vous m'avez fait arpenter beaucoup de livres pour essayer de comprendre. Je vous ai beaucoup regardée, je voulais savoir ce qui vous a porté tout ce temps.

Et puis je vous ai quittée, j'ai continué mon chemin. Il faut dire que vous n'étiez plus disponible, votre célébrité, votre beauté peut-être votre particularité a fait venir des foules. Difficile de faire une pause chez vous, dans votre nef ou dans une de vos chapelles, trop de murmures, trop de bruit, trop de monde.

J'ai délaissé votre quartier, la respiration n'y était plus possible.

Le fameux virus est arrivé. Il a scotché les avions au sol, laissé les trains en gare, plus de touristes. Vous avez retrouvé de la sérénité, vous êtes un peu rentrée chez vous.

J'ai mis du temps à vous retrouver. Récemment, j'avais un peu de temps devant moi. J'ai pris la rue un peu en pente qui monte vers vous, minuscule colline qui mène à votre parvis. J'ai levé les yeux et ils ont, comme toujours, été happés par votre anomalie, votre originalité : la flèche unique. Je ne résiste pas à cette impression que vous avez l'air de loucher, qu'il vous manque quelque chose, que vous n'êtes pas terminée. D'aucuns en se plaçant au bon endroit dans la rue Mercière et par un jeu de vitres, arrivent à vous construire une deuxième flèche. C'est une fantaisie.

Cette flèche, ce doigt rageur, ce doigt accusateur, ce doigt conquérant qui monte vers le ciel est votre marque de fabrique, emblème de votre personnalité. Il a porté à son sommet un drapeau rouge ou un bonnet phrygien. Il accompagne la vie des habitants de la Cité et des voyageurs à la recherche de repères. Ne changez rien, votre anomalie nous est précieuse.

Geneviève HEN

## Susciter l'amour

Pierre-Arnaud ne fait pas de politique mais enchaîne les quinquennats... avec les filles. Certains collectionnent les mandats, les timbres-poste, les voitures, les PV, les billets de banque, les livres ou bien que sais-je, lui, ce sont les femmes. Il n'en est pas particulièrement fier mais il le reconnaît volontiers et n'a pas l'intention de changer même s'il est aujourd'hui quinquagénaire.

Il a appris à connaître son cousin Bruno sur le tard.

La faute en revient à son oncle Georges, au caractère bien trempé, qui avait le don de se fâcher facilement avec les membres de sa famille. Bruno a ainsi fait la connaissance de ses grands-parents seulement à l'âge de onze ou douze ans. Déposé le mercredi en début d'après-midi devant leur maison de la Croix-Rousse, il était recherché, le soir venu, dans la rue par son père. À la même époque, il vit pour la première fois sa tante Germaine, sa cousine et ses deux cousins le jour des obsèques de son oncle Louis.

Bien des années plus tard, il était lui-même étudiant, lorsque Pierre-Arnaud s'est inscrit à une formation en communication à Lyon. Il faut reconnaître que Georges l'a bien accueilli pour l'occasion, allant jusqu'à faire aménager les combles de la maison croix-roussienne pour lui assurer le meilleur confort. Il y était comme un coq en pâte. En revanche, les consignes étaient strictes et claires : pas de fille sous son toit. Bruno n'en sut rien mais son cousin, plus jeune que lui, jouissait déjà d'une réputation de coureur de jupons. Concentré sur ses études, il ne remarqua pas tout de suite que son cousin découchait régulièrement se contentant juste de venir prendre une douche avant de repartir pour ses cours.

De son côté, Pierre-Arnaud imaginait son cousin cadennassé et craintif devant l'autoritarisme de ses parents. À l'occasion d'un week-end où ils étaient absents, il découvrit que Bruno recevait des amis et appréciait, tout comme lui, de faire la fête. Il finit par l'inviter à faire la connaissance de ses propres copains et surtout de sa conquête du moment, Ludivine. C'était un joli brin de fille. Bruno, sous le charme et un peu jaloux, se demandait comment son cousin avait pu la séduire. Il fut également agréablement surpris

par ses amis qu'il trouva d'emblée très sympathiques et aux discussions plutôt relevées. Il faut reconnaître qu'il avait alors une piètre opinion de son cousin négativement influencé par les remarques lapidaires de son père qui faisait peu dans la nuance.

Les deux cousins dépassèrent les préjugés véhiculés par leurs proches et découvrirent qu'ils s'appréciaient. Malheureusement, Pierre-Arnaud cessa brutalement ses études et quitta Lyon envoyant tout valdinguer au décès de son meilleur ami.

Bruno n'eut alors plus aucun contact avec lui.

Il sut tardivement par sa tante qu'il avait eu un premier enfant avec Patricia qu'il nomma Louis, en mémoire de son papa, puis une petite Marine qu'il avait eue avec une autre femme, Emmanuelle peut-être.

Plus tard, Bruno apprit que Pierre-Arnaud quitta sa compagne du moment pour celle de son meilleur ami qui échangea pour la sienne, tous quatre continuant à se côtoyer allègrement. Peu ordinaire comme situation.

Enfin, récemment, Bruno a revu son cousin lors des obsèques de sa tante Germaine à laquelle il était attaché mais avec qui il entretenait des relations trop distendues : l'éloignement sans doute mais surtout le tournis de la vie quotidienne qui nous éloigne des choses vraiment essentielles.

Lors de la cérémonie et du repas qui s'en suivit, Bruno fut noyé sous un curieux mélange d'émotions contradictoires entre la peine de perdre un être cher, modèle d'abnégation et de dévouement pour les autres, la compassion vis-à-vis de ses enfants et, en même temps, le plaisir de revoir sa cousine et ses cousins et de découvrir leur famille. Pierre-Arnaud est venu accompagné de Sylvie qui le soutenait dans ce moment difficile.

Depuis, Bruno et lui communiquent assez régulièrement via les réseaux sociaux.

C'est ainsi que Pierre-Arnaud a fini par lui confier combien il fut soulagé et heureux de constater que sa capacité à séduire les femmes n'avait pas disparu.

Lors de sa première rencontre avec Sylvie, elle lui avoua en utilisant un vouvoiement délicieux : « Je suis tombée sous le charme de votre anomalie ».

Il faut préciser que Pierre-Arnaud souffre depuis plusieurs années d'une sclérose en plaques qui l'oblige à se déplacer soit avec une canne soit en chaise roulante.

Morale de l'histoire, ce qui compte avant tout, c'est l'aptitude à susciter l'amour même moche, bête et méchant ou, comme Pierre-Arnaud, diminué par la maladie.

Pierre Emmanuel Prat

## **Le secret**

Je suis tombé sous le charme de votre anomalie.

De même que de nombreux visiteurs de votre palais, je vous trouve sublime. Tout, dans votre visage, invite à l'apaisement. Vos cheveux ondulés, attachés à l'arrière de votre joli cou, laissent à votre regard la liberté d'exprimer ce que bon lui semble. Certains voient dans ce dernier un soupçon de tristesse, d'autres une détermination ou encore de la compassion. L'arête de votre nez, qui descend dans une pente régulière depuis sa racine,

supporte deux ailes gracieuses. Une petite crevasse est apparue sur votre lèvre inférieure, mais elle n'entame pas la grâce de votre bouche pulpeuse. Le temps n'a même pas réussi à déposer sur votre peau les rides que beaucoup d'entre nous essayent de gommer à l'aide de produits modernes. Le magnifique drapé retenu par vos hanches généreuses, ne voile plus votre poitrine que vous offrez au regard de vos visiteurs. Pourtant, votre indécence ne trouble pas le marbre ancien de la pièce dans laquelle vous vous exposez.

Vous me direz que ce local diffère des vitrines d'Amsterdam, car il n'y a ni tentures rouge ni spots de la même couleur. Mais ce n'est pas ce visage affable, ni la légèreté du drapé, ni même la poitrine impudique que voient les hôtes qui s'agglutinent autour de vous.

Chacun devant vous se questionne, voire donne un avis au sujet de vos bras. Est-ce parce que votre bras gauche est aux abonnés absents qu'il n'a pas pu retenir le drapé tombé sur vos hanches ? Quant à votre côté droit, qu'indiquait votre main avant de disparaître avec l'ensemble du membre. Depuis le temps qu'on vous a découvert à Milo et que vous avez élu domicile à quelques encablures d'une pyramide de verre parisienne, vous auriez pu, chère Venus, délivrer votre secret.

Alain Saunier

Ma chère amie,

J'étais tombée sous le charme de ton anomalie et j'aimerais à présent t'exprimer toute ma gratitude. Je me souviens avec beaucoup d'émotion de notre première rencontre dans cette forêt profonde que tu aimais tant, sur ces sentiers fabuleux et secrets que tu explorais allègrement. Tu parlais aux arbres, à leurs racines et à leurs feuillages, aux oiseaux et à leurs odyssees, tu t'enflammais du cœur de notre terre, tu décodais des oracles dans les nuages qui couraient dans le ciel et tu interrogeais notre enfance, nos familles et nos chromosomes.

Un monde inconnu tout d'un coup s'ouvrait à moi. Tu étais si belle, si rayonnante dans la plénitude de tes jeunes années. J'étais intriguée par ta curiosité étrange, par cette flamme mystérieuse que tu réfléchissais comme un miroir. Tu négociais longuement avec la fourmi pour la ramener à sa fourmilière, tu t'envolais en plongeant au fond des océans puis tu embarquais pour un long voyage dans des galaxies lointaines.

Tu me disais être entourée d'entités de lumière et je surprenais le vent ébouriffer tes longs cheveux. Tu me disais entendre chanter les anges et j'écoutais le bruit du monde. Tu racontais des histoires incroyables d'anciennes civilisations, d'anciennes âmes.

Des années ont passé et nos vies nous ont séparées. Tu étais venue d'un grand pays et tu es retournée dans ton immense chez toi. Tu as été une comète dans mon ciel sombre, en laissant à jamais ton empreinte, ta sagesse, ta joie de vivre et une soif inépuisable pour



s'instruire, pour découvrir et pour aimer. Je ne pourrais jamais t'oublier et j'avais longtemps pleuré ton départ.

Merci de tout cœur. Je t'embrasse.

Irène Schouler

## Le charme noir

Je suis tombée sous le charme de votre anomalie. Depuis ma plus tendre enfance, je lis. J'ai commencé à imaginer les mots de peur de ne pouvoir les dire. Petite, je ne me rendais pas compte de l'importance de la prose. Je ne faisais que tourner les pages le plus rapidement possible. Je tentais de mettre en lien les dessins et les bulles. Je comptais les lettres, pour passer le temps. Plus tard, j'ai compris que les histoires semblaient être le fruit d'une imagination, quelle qu'elle soit. Les sorcières et les monstres ne pouvaient exister en réalité. On m'a souvent conseillé de lire certaines œuvres parce qu'elles parlaient d'amour, de joie et de volupté. Parce que c'est ce que recherche la plupart des lecteurs. Enfin, ce sont les explications que l'on m'a données. Les romans à l'eau de rose participaient au bonheur, nous les finissions avec le sourire aux lèvres. Mais, je savais au fond de moi qu'il me manquait quelque chose. Ces effusions d'allégresse me mettaient mal à l'aise. Comme si j'étais en incapacité d'effleurer cette émotion. Et un jour, j'ai lu les premières phrases de votre roman. J'ai tout de suite compris. Le commun des mortels affectionne particulièrement les « happy ends », les dénouements guillerets qui suscitent en eux passion et félicité. Je ne pense pas faire partie de ce monde. J'en suis intimement persuadée. Parce que votre plume a bousculé les tréfonds de mon être. J'ai enfin compris ce que signifiait le mot « fatalité ». Il a fait écho en moi à tel point que je relisais vos maux encore et encore pour être sûre de ne rien laisser s'échapper. Je voulais les emprisonner pour que je puisse me les approprier. L'histoire de cet homme, entre vice et vertu, volontaire et désabusé s'apparentait à la vérité. Une vérité. Lorsque le stylo pleure, l'encre devient noire. Et c'est à travers cette obscurité que l'âme se dévoile, sincère et chaste. Je me sentais moins seule. Rien à voir avec ce que j'avais pu lire auparavant. Sans vouloir dénigrer les autres mots, je précise. Ils nous touchent de manière différente, c'est tout. Parce que l'essentiel réside dans la manière dont ils nous condamnent. Prison dorée ou geôlier. En parcourant le dernier paragraphe, j'ai compris que les fractures nous emportent, au-delà de toutes attentes. Qu'un jour, les miennes me permettront d'assouvir mes besoins primaires de rédemption. Tout comme vous. Votre anomalie m'a transcendé. Tout comme vous, je me suis enfin autorisé à hurler.

Marie Erdei

## Une bien singulière déclaration d'amour.

Je suis tombé sous le charme de votre anomalie. M'en voudrez- vous de le confesser avec franchise ?

Oui votre anomalie est charmante. Aussi énigmatique que le sourire de la Joconde, aussi envoutante que le regard des yeux vairons de Demi Moore, aussi savoureuse que le zozotement délicieux de la voix d'Isabelle Mergault.

L'anomalie permet de ne pas passer inaperçu, de sortir du lot. Si vous me permettez cette métaphore musicale, c'est la dissonance qui embellit l'accord, la syncope qui souligne le rythme.

Et songez à cette minuscule tâche rouge figurant une bouée sur une toile de Turner. N'est-ce pas elle qui sublime le dégradé vaporeux de cette marine ?

Paradoxalement votre anomalie, je préfèrerais dire singularité, vous rend plus belle, plus attirante. Je dirai même plus désirable.

Aussi je vous en conjure, cessez de contempler ces beautés banales qui n'ont rien de fatales. Elles sont formatées par les canons esthétiques, monotones et interchangeables. C'est bien de ne pas être comme toutes les autres, ennuyeuses à souhait, aseptisées et anorexiques.

Quelques rondeurs en trop et encore, ce n'est pas sûr, sont préférables à des neurones en moins. N'éprouvez nul regret à ne pas faire partie de l'immense cohorte des ravissantes idiots qui peuplent la toile et les studios de la télévision.

Et de grâce, répondez enfin favorablement à ma supplique, une bien singulière déclaration d'amour, j'allais dire une anomalie.

Peut-être tomberez- vous aussi sous le charme de mon anomalie !

Jully Jean-Claude



## Lettre à Hervé Le Tellier

Je suis tombée sous le charme de votre anomalie...

Voici l'incipit proposé par mon atelier d'écriture... et me voilà bien embêtée, car je ne fais pas partie du million de lecteurs qui ont déjà lu avec enthousiasme, votre dernier roman, « L'Anomalie », couronné par le prix Goncourt.

Non pas que je boude votre écriture ! J'ai d'ailleurs pris énormément de plaisir à lire votre avant-dernier roman, mais tout simplement parce que je me méfie comme de la peste des prix, du Goncourt en particulier !

Cela demande une explication bien sûr, et c'est l'objet de la lettre que je me permets de vous adresser.

Il y a quelques années, ce grand prix avait été attribué à un roman dont la lecture m'avait plongée dans l'effroi le plus absolu, il m'avait fallu des semaines pour m'en remettre ! Loin de moi l'idée de déprécier un écrivain(e), et encore moins l'acte d'écriture, lorsque l'on sait le travail qu'il requiert, l'endurance qu'il demande, les doutes et les questions qu'il soulève.

Mais une question récurrente avait alors ébranlé mes certitudes, ou du moins ce que je croyais savoir du travail d'écriture. Peut-on, ou doit-on écrire sur tout ? Si la réponse est mille fois oui, ne faudrait-il pas prévenir le lecteur du danger qu'il encourt en parcourant certains manuscrits ? D'autant, lorsque le livre est couronné du plus prestigieux prix littéraire décerné en France ?

Longtemps après avoir tourné la dernière page de ce roman si particulier, au thème singulier, je me suis posé la question de savoir si je possédais la bonne grammaire, ou la sensibilité littéraire nécessaire à la compréhension de cette écriture-là ? Suis-je naïve, midinette, ou dépourvue de l'intelligence la plus élémentaire ? Dépassée par les temps modernes ?

Depuis ce temps-là d'ailleurs, je n'achète plus mes livres qu'avec suspicion, presque à pas de loup...

Il me semble que l'acte d'écrire n'est jamais anodin, celui de lire non plus...

Difficile de savoir ce qui charmera le lecteur, de trouver le sésame qui le fera succomber, le sujet qui va l'enthousiasmer, le toucher... Faut-il pour cela le plonger dans l'horreur ? Trouver grâce à ses yeux, le convaincre ? Choisit-on un sujet pour en faire un succès littéraire ? Pour faire vendre ? N'est-ce pas une émotion ou quelque chose d'autre, que l'écrivain(e) voudrait partager avec son lecteur ? Quelles sont donc les motivations réelles d'un écrivain(e), en rédigeant un livre ?

Autant de questions auxquelles je ne saurais répondre, et auxquelles il me plairait d'avoir votre opinion ? Mes goûts personnels m'orientent vers la curiosité, la bienveillance, l'humour, la réflexion ; l'acte de lire ou d'écrire me permet d'abolir mon quotidien, de m'entraîner vers des horizons nouveaux sans contraintes, de rêver, de me poser des

questions et parfois de trouver des réponses, toutes choses que je n'ai pas trouvées dans ce roman.

Cela m'avait tellement perturbée, qu'il m'a été difficile pendant un temps de retrouver le besoin d'écrire, ce que je fais, médiocrement, et laborieusement souvent, mais avec beaucoup de plaisir, depuis des années.

L'acte d'écrire n'engage-t-il pas la responsabilité morale de l'écrivain ? Toute fiction est-elle bonne à partager ? Qu'en est-il des critiques littéraires, du respect dont ils devraient faire preuve envers les lecteurs ? Qu'en pensez-vous ?

Si vous en avez le temps et l'envie, je serai ravie d'avoir votre opinion sur le sujet.

Bien à vous

Sylvie Mignot

### **Sous le charme**

Je suis tombé sous le charme de votre anomalie  
Hébété, ensorcelé, pareil à un bombyx  
Aveuglé par le jour sous l'effet du cyanure  
Un voilier cabotant le long de la côte dalmate  
Se serait laissé entraîner par les courants électromagnétiques  
J'ai préféré suivre des gouffres autrement plus féconds  
De cette matrice qui rend les flots goujonnants  
Jamais de la foule n'a encore émergé un huitième  
Rejoignez-moi, au terme de cette itinérance  
Nous irons, enlacés, nous mêler à la jet-set  
Ne manque à nos aventures qu'un peu de kérosène  
Ce carburant que les pompistes servent loyalement  
Pourvu qu'à petit feu, on leur dore la martingale  
Ensemble, nous atteindrons le nirvana  
Nous nous éloignerons de la plage en ondulant  
Et nous sèmerons nos illusions du haut d'un ponton-grue.

Florence



## Le violoniste



### Pavane pour une savate défunte

- C'est parce qu'il est aveugle qu'il joue aussi bien, me lance mon amie en pénétrant dans la salle de concert où va se produire ce virtuose « hors tout ».

-Tu verras, elle continue, les yeux remplis de larmes. Il est vraiment phénoménal. Il interprète des morceaux sublimes que nous ne découvrons qu'au moment du concert. Avec des archets totalement déjantés : louche, tube de dentifrice, bouteille vide ou parapluie. Mais sa musique ! Ha ! Sa musique !

Je la regarde, sceptique. La pauvre, tout juste 50 ans et déjà à l'ouest. Mais bon c'est son cadeau d'anniversaire, le choix de ce concert, un récital unique. Et voilà pourquoi 13 h d'avion. Et voilà pourquoi Yokohama.

La salle où nous nous faufilons jusqu'à nos places est comble. Les lumières s'éteignent lentement quand apparaît le violoniste. Est-il vraiment aveugle, ai-je le temps de penser en le voyant évoluer avec autant de grâce, un violon dans une main et dans l'autre...

- Ma tong ?

Je regarde incrédule mon pied déchaussé comme s'élève la magie des premières notes du concert : *Pavane pour une... J'ai comme un trou... défunte.*

Savate ?

Rosemarie D.

## Concerto pour tatane et violon

Comme tout musicien, je tirais le diable par la queue et en étais réduit à jouer dans les couloirs de métro pour arrondir mes fins de mois.

Les contrats ne se bouscuaient pas, les cachets non plus.

Six années de Conservatoire pour en arriver là. Quelle pitié !

À force de persévérance, j'avais enfin obtenu une participation à un orchestre de chambre pour une soirée privée. Nous avons ainsi interprété, de manière magistrale, la *Companella* de Paganini devant un petit parterre d'amateurs. Une fois le concert terminé, je pris le métro pour rentrer chez moi. Habillé en queue de pie et nœud papillon, j'avais fière allure mais ma tenue n'était pas du tout appropriée aux transports en commun. Alors, dans l'attente de ma rame qui se faisait désirer à cette heure avancée, je sortis mon violon et entamais un morceau quand soudain la mèche de mon archet, acheté d'occasion (faut-il le préciser ?), céda et arracha des couinements peu mélodieux à mon violon.

Un sans domicile fixe, à qui je n'avais pas prêté attention jusque-là, me balança sa tatane au visage. D'un réflexe qui m'étonna moi-même, je l'attrapais au vol et essayais aussitôt de frotter cet archet improvisé sur les cordes de mon violon pour reprendre mon interprétation.

Le contraste entre ma tenue d'apparat et la tatane firent leur petit effet. C'est de cette manière très improbable que j'ai réussi à percer dans le métier.

C'est triste à dire mais une tatane vaut plus que dix-huit ans de pratique assidue et que six années de Conservatoire réunis.

Cependant, je ne remercierai jamais assez la passagère qui filma la scène. Sa vidéo fit le buzz sur Instagram et j'eus enfin mon heure de gloire.

Pierre Emmanuel Prat

## Énigme

Paul ne comprend pas ce qui lui arrive, lui qui, d'habitude, est si méticuleux avec son instrument de musique. Lorsqu'il n'est pas coincé entre son épaule et sa mâchoire, son violon est rangé à côté d'une estrade en compagnie de son archet. À la place de ce dernier, ce matin, il trouve une éponge verte ; cette éponge, que les ménagères connaissent bien et dont un des côtés est recouvert d'une surface qui permet de récurer. Pour autant les cordes de l'instrument refusent de chanter, quand bien même Paul les frotte énergiquement avec le côté grattant de l'éponge.

Emile, le père de Paul, est dans l'expectative. Lui, toujours si ordonné, n'a pas trouvé sa scie à métaux qu'il a l'habitude d'accrocher au-dessus de son établi. La pièce d'acier, qu'il a placée dans l'étau, résiste au frottement de l'instrument qu'il a trouvé en lieu et place de son outil préféré. L'ustensile est composé d'une baguette en bois sur laquelle est fixée une mèche en crin de cheval.

Caroline est la sœur de Paul. Elle qui est si ordonnancée avec son matériel de couture, est surprise. Le beau mètre en bois vernis récupéré chez sa tante modéliste, a été remplacé par un outil composé d'une lame à denture, montée sur une monture en acier noire. Comment peut-elle mesurer son tissu avec un tel accessoire ?

Victor, le frère cadet de Paul, se rend à son cours de golf. Lui d'ordinaire si soigneux avec son équipement, arrivé sur le green, voit son enthousiasme coupé net lorsqu'il constate qu'à la place de son club fétiche, il trouve une règle en bois vernis, sur laquelle sont inscrits des chiffres.

Géraldine, la maîtresse de maison, est la femme d'Emile. Elle, toujours si méthodique dans le rangement de la cuisine, met toujours son éponge grattoir dans l'égouttoir à vaisselle, dès lors qu'elle a fini son ménage. Et voilà que ce dernier ne contient plus qu'un long manche se terminant par une espèce de cuillère.

En colère, les membres du clan se retrouvent à l'extérieur de la propriété familiale. Chacun brandit l'objet de son courroux. Il règne alors dans la cour de la maison une cacophonie digne d'une séance du Parlement. Chacun reprochant à l'autre la situation.

Flashback :

Paul agacé par son frère qui, selon lui, perd son temps à jouer, a caché le club de golf dans l'atelier d'Emile. Le père de Paul, quant à lui, a eu besoin d'un mètre. Il est allé subtiliser celui de sa fille couturière. Après avoir nettoyé le bois vernis qu'il avait souillé de graisse, il a déposé le mètre dans l'égouttoir de la cuisine afin de le laisser sécher. Caroline n'aime pas le son du violon. Afin d'avoir un peu de répit, elle a caché l'archet de Paul dans le sac de Victor. Ce dernier a récuré sa chambre avec l'éponge verte et l'a oublié dans la chambre de Caroline avec laquelle il a discuté en passant. Quant à Géraldine, elle est agacée par son mari qui passe tout son temps à l'atelier. Pour l'obliger à en sortir, elle en a extrait la scie qu'elle a cachée dans la chambre de Paul. Ce dernier s'est empressé de se débarrasser de l'objet encombrant en le déposant discrètement dans la chambre de Caroline. Le jeune golfeur n'en a pas cru ses yeux en voyant son sac dans lequel trônait un archet. En examinant l'objet, il se dit que cela pourrait bien servir à son père et l'a déposé

au-dessous de l'établi. La maîtresse de maison est mécontente lorsqu'on embarrasse sa cuisine. Aussi elle a empoigné le mètre pour l'enfuir dans le premier contenant qu'elle croise, c'est à dire le sac de Victor. Caroline qui a trouvé une éponge dans sa chambre, se dit qu'elle pourrait passer un message à Paul qui ne fait jamais le ménage sur son pupitre, en y déposant l'éponge. Emile a essayé d'utiliser le club de golf comme d'un marteau, mais de guerre lasse, a imaginé que sa femme pourrait l'utiliser comme cuillère.

Avez-vous suivi ?

Eh bien, il se dit qu'aujourd'hui encore, les membres de la famille essayent de s'expliquer.

Alain Saunier.

## Premier violon

Je suis un homme comblé. Je le dis et je le répète : moi, Pavel Igor Kouriolevitch, je suis un homme comblé. Au faite de sa gloire. Qui aurait dit qu'un jour, j'atteindrais de tels sommets ? Ma mère, peut-être. Elle a cru en moi dès mon plus jeune âge.

C'est elle qui, deux fois, trois fois, puis bientôt cinq à six fois par semaine, m'accompagnait chez ma professeur de violon. Plus d'une heure de métro pour rejoindre la rue Milenskaïa depuis notre appartement collectif de la lointaine banlieue d'Oulianovsk.

Nous partions tôt pour être sûrs d'attraper la première rame, qui quittait la station à 5h15. Nous montions dans le deuxième compartiment, là où les vieux de l'usine d'ampoules électriques nous laissaient un coin de banquette. Nous arrivions chez ma professeur de violon à l'heure où celle-ci faisait chauffer l'eau dans le samovar. « Asseyez-vous, camarade », disait-elle à ma mère d'une voix rauque qui n'appartenait qu'à elle. Elle lui servait une généreuse tasse de thé, parfois accompagnée d'un petit pain au pavot. Puis la leçon commençait.

Très tôt, j'acquis la maîtrise de l'instrument. J'étais son « petit virtuose », comme elle m'appelait. Cette bienveillance n'excluait pas des accès de grande sévérité. Lorsque Madame Evatchenko estimait que je n'avais pas interprété un morceau à la perfection, sa voix prenait des inflexions autoritaires : « la virtuosité ne suffit pas, Pavel Kouriolevitch. Il y a des dizaines de violonistes de talent qui patientent aux portes de l'orchestre philharmonique de Moscou. Mais il n'y en a qu'un qui remplacera le grand Kirill Limonassov. »

Ces commentaires lapidaires auraient pu me détruire. Ils me galvanisèrent.

De retour dans notre appartement collectif, je rejouais le morceau des dizaines de fois, convoquant dans mes pensées le visage de Madame Evatchenko. Celui des bons jours. Je jouais jusqu'à en avoir la nuque raide et le poignet endolori. Lorsque les ouvriers rentraient de l'usine, fatigués de leur dure journée de travail, j'étais obligé de m'interrompre. Il m'arrivait de poursuivre mes répétitions le soir dans le gymnase communautaire, où les Jeunesses communistes tenaient leurs réunions deux fois par semaine. Le reste du temps, le gymnase était libre et j'y faisais résonner des airs de Tchaïkovski, de Dvorak et de Sibélius.



Vint le moment de passer ma première audition : ce ne fut pas ma mère, mais Madame Evatchenko qui m'accompagna jusqu'à Moscou. Elle me laissa à la porte de l'auditorium, préférant, par superstition, ne pas assister à l'audition de son élève le plus prometteur. Nous rentrâmes le lendemain soir à Oulianovsk. Non sans avoir passé une journée supplémentaire à Moscou. Madame Evatchenko, qui y avait vécu les plus belles années de sa vie de concertiste, me fit visiter la ville : la place Rouge, le Kremlin, le parc Gorki, et ce petit marché coincé entre deux bretelles d'autoroute où nous trouverions, m'avait-elle assuré, ce qu'on ne trouverait jamais dans les magasins d'état. Le rose aux joues, elle avait acheté de la lingerie fine pour quelques dizaines de roubles à un vendeur caucasien. Comme pour s'excuser de cet accès de frivolité, elle m'avait aussi acheté une paire de savates de plage. J'apprendrais leur nom - des tongs - des années plus tard lorsque je foulerai pour la première fois le sable d'une plage française. C'est maintenant que le souvenir m'en revient, alors que le grand Kirill Limonassov vient de tirer sa révérence et me tend son archet, faisant de moi le premier violon de l'orchestre philharmonique de Moscou.

Florence

## Le violoniste

J'ai retrouvé cet ancien jouet au fond d'un coffre oublié dans mon grenier. Souvenir d'une enfance si lointaine comme d'un autre temps, un autre espace, une autre vie.

Ce petit violoniste, au visage fin, est vêtu d'un habit noir sur une chemise blanche. Son violon bien placé sur son épaule, il a l'air sérieux et appliqué. Il est posé sur un support rond, décoré de volutes dorées. Sous le socle une clé permet à l'automate de bouger sa tête et son bras droit dans un mouvement gracieux qui déclenchait une musique douce et envoûtante.

Je tourne la clé pour faire démarrer le mécanisme. La musique tant aimée se réduit à un grincement de tôle rouillée. Dommage !

Tout d'un coup je remarque une incongruité, un détail saugrenu et même cocasse. A la place de l'archet, mon petit violoniste tient une tong, une minuscule tong en plastique. Comme c'est bizarre, comment est-ce possible ? Qui a pu commettre une telle infamie ?

Profondément déçue et à court d'idée, je fouille un peu dans ce vieux coffre poussiéreux où s'entassent des dizaines de vieux jouets, des pantins désarticulés, des babioles disparates, des morceaux de quelques jeux, plusieurs poupées de toutes tailles.

Tout d'un coup, le mystère s'éclaircit. J'ai trouvé la coupable : une antique « barbie » n'avait plus qu'une tong à son pied.

Irène Schouler



## Le violoniste

L'enfance de Paul a été bercée par le son du violon des voisins gitans. Il ne comprenait pas que l'on pouvait de cet étrange objet tirer des sons joyeux, tristes, des chants d'oiseaux et des plaintes mélancoliques. Cette musique lui faisait remuer ses petits pieds, ses jambes et venir le sourire sur ses lèvres. Tout naturellement, il voulu étudier, apprendre à jouer du violon.

Il témoigne.

« Des années ont été nécessaires pour que j'arrive à sortir un son correct de l'instrument. Au début, je vous assure, les bruits de casserole succédaient aux bruits de casserole. J'ai cassé les oreilles de beaucoup de monde. Je me suis obstiné, ce n'était pas inné. Au bout de trois ans je suis arrivé à descendre et monter une gamme à peu près harmonieuse. Un soulagement, je vais vraiment pouvoir jouer maintenant. »

Il s'appropriia complètement l'instrument, le répertoire classique, tzigane, klezmer et autres. Sa virtuosité était due à des années d'apprentissage, il avait développé un doigté et une sensibilité d'interprétation particuliers de rigueur et de légèreté. Lorsqu'il obtint un poste à l'Orchestre Philharmonique pour lui ce fut la consécration, la réussite dont il rêvait.

« Jouer à l'unisson dans un orchestre, faire naître des émotions, découvrir un nouveau répertoire quel bonheur »

Sa joie se sentait dans son violon qui dansait entre ses mains. L'archet était sa prolongation.

Mais aujourd'hui, il est plein de doutes. Le chef d'orchestre lui a demandé de remplacer au pied levé le premier violon pour donner un concert dans le cadre du festival Musica. Œuvre de création, certes, mais notes dissonantes et, sacrilège, l'archet est transformé en tong. Il a faillit renoncer mais c'était trop tard : il ne peut plus se désister.

« Je vais avoir l'air de quoi juché sur un podium de cirque, en queue de pie, cheveux gominés et une tong dans la main droite. Bon, le vin est tiré, il faut que je le boive. Allons-y. Il n'y a qu'un pas du ridicule au sublime »

La photo prise à cette occasion le montre tendu et concentré, un peu triste, distancié.

L'histoire ne dit pas si Paul a apprécié l'exercice, en tout cas les spectateurs étaient ravis si l'on se fie aux applaudissements.

De nouvelles perspectives pour lui ou un coup d'épée, d'archet dans l'eau ?

Geneviève HEN

## Fugue enchantée

Par la campagne marche un jeune garçon.

Pour tout bagage il n'a que son violon.

Il chemine par monts et par vaux.

Il écoute le chant mélodieux des oiseaux.

Ses pas s'alignent sur leurs trilles.

Son cœur s'enflamme et scintille.

Des jours durant, le petit violoniste s'exerce à tirer de son instrument des sons à la mesure des vocalises ailées. Il espère récolter ainsi quelques piécettes pour assurer sa subsistance. Jouant de son instrument il va de village en village. Mais un beau jour son archet casse et le voilà bien démuné. Chemin faisant, il essaye divers archets de fortune trouvés le long de sa route : une branche souple d'osier, un fil de fer rigide, une corde torsadée, une écorce de bouleau râpeuse, un tesson de verre poli, un silex bien affûté, un bout de ferraille rouillé. Mais jamais le son ne lui convient. Au bord du désespoir il bute sur une vieille pantoufle perdue au bord du chemin. Par jeu il la prend et frotte les cordes de son violon et oh miracle du violon sort une musique étrange et envoûtante venue d'un monde inconnu. Il se remet en route tout ragaillardé.

Bientôt il arrive dans un village où un cirque a posé ses tréteaux, le cirque de l'imaginaire en mouvement. Tout confiant, il se présente au directeur du cirque pour lui proposer ses services.

En le voyant, celui-ci se mit à rire.

— Tu n'as pas d'archet, comment veux-tu jouer ?

— Mais j'ai ma botte secrète !

Et de sa poche crevée le jeune violoniste sort sa pantoufle, verte comme l'espoir.

— Voilà mon archet.

— Mais tu n'y penses pas. Jamais tu ne sortiras un son avec cette savate !

— Si, car elle est magique. Laisse-moi monter sur scène et écoute ma musique.

— Tu me fais rire. Mais pour te faire plaisir monte sur le podium et joue-nous un air à ta façon.

Et le petit musicien prend son violon et frotte les cordes avec sa pantoufle. Tout doucement un air de valse s'élève, prend de l'ampleur et envahit l'espace et termine en une gigue endiablée. Cette musique prend aux tripes et entraîne le directeur dans une danse échevelée qui le laisse pantelant quand la musique s'arrête. Mais le violon repart sur un adagio mélancolique s'épuisant en un profond lamento qui fait remonter en vague les émotions enfouies et tire de grosses larmes au directeur.

— Arrête. Je te crois. Tu as bien un violon magique mais joue-nous des airs gais. Dans un cirque il n'y a pas de place pour la tristesse. Il faut divertir les gens et non les remuer !

— Ma musique reflète toutes les émotions Elle vient du cœur. Elle est gaie, elle est triste, elle est irisée, elle est tout. Et je jouerai comme elle me vient.

— N'as-tu pas la joie au cœur, toi qui es si jeune ?

— Tantôt oui, tantôt non. Je veux aller par le monde et éprouver tous les sentiments et les partager.

— Alors tu as encore un long chemin à parcourir. Mais avant ne veux-tu pas donner de la joie ce soir à mon public ?

—À mon tour de te faire plaisir.

Et le soir venu, un air joyeux entraîne les spectateurs dans une douce folie de farandole partagée à la lueur des lumignons. Ils en gardèrent longtemps un souvenir ému.

Le lendemain le petit violoniste fait ses adieux au cirque en s'exclamant « En avant, route. »

Par la campagne marche un jeune garçon.

Pour tout bagage il n'a que son violon.

Il chemine par monts et par vaux.

Il écoute le chant mélodieux des oiseaux.

Ses pas s'alignent sur leurs trilles.

Son cœur s'enflamme et scintille.

Sa musique vagabonde

Enchante le monde.

Françoise DREYSSE